

c'est à l'assassinat de Duncan que se rattachent ces vieilles traditions, répétées d'âge en âge, et comme d'échos en échos, à travers les montagnes de la Calédonie. Duncan est la tige des Stuarts ; Sigebert n'est rien pour les Français. Son nom ne réveille en nous aucune sympathie, il ne parle point à nos souvenirs : c'est une victime de Clovis, comme Cararic, roi des Morins, comme Ranacaire, roi de Cambrai, comme Renomer, roi du Mans. M. Lemercier, on le voit, avait le choix. Il n'a pu préférer Sigebert que parce que son nom est un peu moins anti-harmonique que celui des autres. Mais un peu plus, un peu moins d'harmonie est une raison pour un faiseur d'opéras ; ce n'en est pas une pour un poète tragique.

Ne pourrait-on pas aussi reprocher à M. Lemercier, puisqu'il empruntait son sujet à l'histoire, de l'avoir défiguré, au point de le rendre entièrement méconnaissable. Dans l'histoire, le fils de Sigebert assassina réellement son père à l'instigation de Clovis, qui lui avait promis le trône pour prix de son parricide. Il obtint de son crime une récompense plus méritée : Clovis le fit assassiner au moment où il se baissait sur ses coffres, pour en extraire les trésors qu'il avait promis à son séducteur.

M. Lemercier a compris très judicieusement qu'un parricide commis de sang-froid soulèverait les spectateurs, et il a mieux aimé présenter dans Clodoric un modèle de piété filiale, et de dévouement religieux à ses devoirs. La licence est un peu forte, et je ne croirai jamais qu'il soit permis ni d'innocenter, ni de calomnier au théâtre les personnages historiques. Il y a trop de danger à travestir ainsi du blanc au noir, ou du noir au blanc, des hommes vertueux ou des individus coupables. Sans doute M. Lemercier se retranchera derrière l'obscurité dont sont couvertes les premières pages de notre histoire. Il dira encore, et non sans quelque raison, que de la métamorphose de Clodoric, de l'innocence de ses amours, incompatible avec la férocité d'un parricide, de ses projets de vengeance contre Clovis, il a fait ressortir des beautés qu'une fidélité scrupuleuse à l'histoire lui aurait interdites. J'en conviendrai facilement, je dirai même que, sans cette altération du caractère de Clodoric, les belles et très belles scènes du quatrième acte devenaient impossibles. Ce n'est pas le public qui chicanera le poète sur des excuses déjà sanctionnées par de nombreux applaudissemens. Mais le lecteur, mais M. Lemercier lui-même, en y réfléchissant, sera peut-être plus sévère que le public !

(*Journal des Débats.*)